Document generated on 05/08/2024 12:07 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

L'amour polémique

Lettres des hommes obscurs d'Ulrich von Hutten, Présentées et traduites par Jean-Christophe Saladin, Les Belles Lettres, 768 p.

Mawy Bouchard

Number 198, September–October 2004

Les variables de l'amour

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19056ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouchard, M. (2004). L'amour polémique / *Lettres des hommes obscurs* d'Ulrich von Hutten, Présentées et traduites par Jean-Christophe Saladin, Les Belles Lettres, 768 p. *Spirale*, (198), 42–43.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'AMOUR POLÉMIQUE

LETTRES DES HOMMES OBSCURS d'Ulrich von Hutten
Présentées et traduites par Jean-Christophe Saladin, Les Belles Lettres, 768 p.

Parfois l'amour d'une chose, d'une personne, d'une idée s'impose à plusieurs individus à la fois avec une telle force que ne pas aimer leur paraît soudainement comme une absurdité, voire une impossibilité. Devant une telle éventualité, il peut devenir stratégique, pour ceux qui les entourent, de se laisser emporter, avec ou sans leurs sentiments et leurs convictions, comme s'il y avait possibilité réelle de résister ou de céder à l'emprise amoureuse selon des objectifs personnels. L'amour des humanistes pour la « littérature » — pour la « poésie », dans un sens très vaste qui ne rejoint plus notre conception poétique moderne très étroite — participe bien d'un choix stratégique, certes « esthétique », mais surtout éthique, c'est-à-dire aussi bien politique et économique que moral. Leur amour pour le latin classique et pour les grands textes de l'Antiquité païenne est secondé ou entretenu par un désir d'élévation aussi bien social que spirituel et donc individuel. Choisir la « poésie » consiste pour eux à favoriser un nouvel ordre social fondé dorénavant sur des valeurs chrétiennes, mais avant tout juridiques. La vérité doit être (bien) écrite; est vrai ce qui est (bien) écrit. Comme le disait Lacan, la vérité s'avère dans une structure de fiction, mais il faut encore que celle-ci s'impose à la sensibilité.

Ulrich von Hutten, dans son amour inconditionnel du langage, des lettres et de la poésie, incarne l'homme de la « renaissance », c'est-à-dire une époque où justement la chose écrite redevient centrale dans la culture. Non pas que l'écriture n'ait pas été importante auparavant, elle était au contraire dotée d'un statut sacré qui la gardait hors de la portée humaine. L'Écriture était sacrée ou elle n'était pas. Cet amour de l'écrit et cette foi dans le progrès humain par l'écriture ne sont pas banals, puisque c'est ce rapport au monde de l'écrit qui a triomphé et que l'on reconnaît au fondement de notre modernité. Si le nom d'Ulrich von Hutten n'est pas aussi connu que celui de Rabelais ou de Montaigne, il est néanmoins associé aux idées et aux valeurs familières à ceux qui ont l'habitude de fréquenter les textes humanistes. Un ami influent d'Érasme, von Hutten a pris la défense d'un dénommé Reuchlin, pourchassé par certaines autorités ecclésiastiques et les ordres mendiants pour avoir osé prendre position en faveur des Juifs dans son *Rapport sur la question si l'on doit confisquer tous leurs livres aux Juifs, les détruire et les brûler?* (1510), alors que, dans le Saint Empire, on assistait à l'apogée de la politique anti-juive. Von Hutten se battra à coup d'écrits satiriques contre les tentatives du milieu ecclésiastique de décourager l'apprentissage des langues anciennes — païennes ou juives — puis de contrôler institutionnellement la production du discours, surtout écrit.

Le désir masqué

Ulrich von Hutten, auteur anonyme du recueil *Lettres des hommes obscurs* (1515) que démasque habilement Jean-Christophe Saladin dans une introduction aussi riche que précise, esprit formé aux nouvelles disciplines (droit romain, rhétorique, poésie, philosophie morale, latin classique, grec et hébreu), n'accepte plus de continuer dans le sillage de ses prédécesseurs. Ceux-ci deviendront donc des adversaires acharnés contre qui il luttera avec les armes mêmes de sa culture iconoclaste. Il présente ses idées les plus polémiques sans que son statut d'interlocuteur intéressé ne vienne amoindrir sa position rhétorique dans le débat. Il réussit ce tour de force grâce à l'ironie de ses pastiches du latin macaronique des « artiens » (étudiants de la Faculté des arts, 1er cycle généraliste qui mène au doctorat en théologie), vivement contestés et souvent ridiculisés par les humanistes. La paranoïa des « hommes obscurs » en ce qui concerne les avancées humanistes dans le domaine sacro-saint des études théologiques, non moins amusante pour l'entourage de von

Diane Borsato, extrait de *Choses chaudes à mâcher pour les morts*, 2003-2004, impression au jet d'encre sur papier archive, 58,5 × 71,2 cm.

Si vous étiez froid et sec et mort depuis très longtemps, il me semble probable que la chaleur et la succulence de ce qu'on trouve dans les boulangeries, les rôtisseries et les restaurants vous manquerait.

Je me suis rendue sur plusieurs vieilles tombes afin d'y déposer, à l'intention des morts, des choses chaudes à mâcher.

Hutten qui ignore réellement ou feint plutôt de sous-estimer la force montante que représente à l'époque le réseau humaniste (même s'il n'est pas encore en position de pouvoir structuré, comme le précise Saladin), constitue l'autre thème inspirateur des lettres-pastiches. Il faut souligner que l'apparat critique qui entoure cette traduction française des *Epistolae obscurorum vivorum* constitue un grand attrait aussi bien pour les spécialistes — vu la grande pertinence des commentaires philologiques — que pour les généralistes. Si Jean-Christophe Saladin prend le parti d'un texte très moderne et lisible par un vaste lectorat, il assure cependant un maximum de transparence à ses choix traductologiques grâce à la présence de nombreuses notes, d'un « répertoire des hommes obscurs » et, surtout, du texte latin en vis-à-vis.

Dans ses cent dix-huit *Lettres*, Ulrich von Hutten stigmatise l'un après l'autre ce qui allait devenir les clichés du discours anti-clérical : les mœurs dissolues des clercs et des religieux, l'inanité des étudiants « scolastiques », l'obsession exclusive de ces mêmes étudiants pour la logique aristotélicienne et leur égal mépris des lettres ou de la forme particulière que peut prendre la pensée. Mais comme beaucoup d'autres humanistes après lui (Érasme, Budé, Rabelais), von Hutten va plus loin encore, puisqu'il critique tout autant les compétences herméneutiques des étudiants — et pas seulement à partir de sa nouvelle perspective humaniste —, qu'il qualifie tout bonnement de païennes (voir Lettre I, 28 « La mythologie grecque expliquée par la Bible ») et qu'il juge tout à fait inconvenantes. Il va sans dire que l'importance historique de von Hutten, ne serait-ce que pour sa participation à de nombreux débats clés du début du XVI^e^ siècle, est considérable. Son œuvre, qui intéresse particulièrement Jean-Christophe Saladin, mérite certes que l'on s'y attarde. On peut dire que von Hutten expose, avec quelques autres grands noms, le cœur des revendications et désirs humanistes.

L'amour aveugle

Mais on peut précisément se demander pourquoi, depuis les leçons de Sainte-Beuve jusqu'à l'avant-propos de Jean-Christophe Saladin, ce sont les vues et les visées d'un seul groupe d'amoureux — celles des « philologues » — qui nous sont présentées non pas comme l'une des possibilités, mais bien comme les seuls véritables objets d'intérêt de cette époque? Qu'en est-il des amoureux de la « logique » et du corpus aristotélicien, qui défendent quant à eux un autre *logos*? Qu'en est-il des théologiens purs et durs qui se sont fermement opposés aux humanistes? Sauf pour quelques rares exceptions, qui doivent qualifier d'emblée leur objet de « rébarbatif », il n'y en a que pour les humanistes, ces tombeurs d'universitaires avertis. Habilitée à tenir un discours critique sur la littérature et sa glose, l'institution littéraire (l'université, la presse et les éditeurs) s'abstient toutefois de remettre en cause ses propres fondements : la chose écrite doit-elle nécessairement être au cœur de notre culture? On ne le nie pas *a priori*, mais on voudrait éventuellement savoir pourquoi. La question se posait à la Renaissance, à l'intérieur comme à l'extérieur des cercles lettrés rompus aux valeurs humanistes. Il est vrai que plusieurs personnages prédominants dans ce débat — Ulrich von Hutten notamment — n'ont donné la parole au camp adverse que par le biais de l'ironie et de la satire, mais c'est déjà ça. Il revient ensuite aux sociocriticiens et à ceux qui « osent » sortir du texte de ne pas confondre ironie et faits historiques. Les *Lettres* d'Ulrich von Hutten sont ironiques de bord en bord, et c'est ainsi que Thomas More explique à Érasme le succès immense qu'elles obtiennent à travers l'Europe au début du XVI^e^ siècle : *« Il vaut la peine de se rendre compte combien les lettres des hommes obscurs plaisent à tous, aussi bien par le côté humoristique aux gens instruits [c'est-à-dire bien instruits], que par le côté sérieux aux ignorants : parce que ceux-ci s'imaginent que, quand nous rions, c'est le style seul qui est l'objet du rire [...] dont ils disent qu'il est compensé par le poids des idées. »*

Les *Lettres des hommes obscurs* sont une caricature de la position « scolastique » — intenable pour les humanistes — face à la philologie et la « poésie ». Les compétences et les convictions de ce clan méprisé — il faut au moins le soupçonner — sont beaucoup plus subtiles, en plus d'avoir des fondements théologiques et philosophiques. Il ne s'agit pas de nier que l'Église catholique, de même que son institution du savoir, connaît une crise sérieuse au XVI^e^ siècle, en raison de négligence et d'abus trop longtemps tolérés. Ce qui est inquiétant toutefois, c'est de constater à quel point le discours critique, même le plus sophistiqué, est enclin à fermer les yeux sur l'existence d'autres vues et raisons, alors qu'il se prétend, au moins depuis quelques décennies, ouvert à la « diversité ». On assiste pourtant, lorsqu'on se plonge dans l'historiographie de la Renaissance, à des jugements de valeur péremptoires par procuration — celle de l'institution. La littérature (poésie, histoire, philosophie morale) vaudrait mieux que la logique scolastique; les auteurs de l'Antiquité seraient supérieurs aux Thomas d'Aquin, aux Pierre Lombard, aux Duns Scot, aux Guillaume d'Occam du Moyen Âge... Les humanistes de la Renaissance feraient (enfin) revivre la culture des Anciens, seule culture dorénavant valable.

Ironiques amours

Toute la période de la Renaissance coïncide avec le triomphe absolu de la littérature profane tant aimée, certes. Mais il faut constater que ce « triomphe » est accordé par nulle autre que la modernité, qui y voit le début de son être. Et quel est cet être? Ulrich von Hutten, à sa manière, illustre assez bien, me semble-t-il, un des aspects de cette modernité qui nous fascine. Il cultive cette ironie dont il a déjà été question et recule habilement devant toute avenue de la « vérité ». Von Hutten n'affiche pas ou ne semble pas intéressé à exploiter une position rhétorique d'autorité. L'écrit est devenu pour von Hutten — comme pour nous? — la fin et le moyen de l'expérience vraie. La proposition éthique et esthétique qui se présente anonymement, farouchement, à mots couverts, par allusion et élision, indirectement, n'est-elle pas propre à notre façon « moderne » d'être littéraire? La « vérité » s'avère par le texte, mais le « faux » aussi. Et pour Ulrich von Hutten, cette nouvelle vérité de l'écrit n'est plus la seule préoccupation de quelques grandes autorités, elle est le souci d'une société nouvelle de plus en plus apte à produire du « vrai », mais du vrai qui fait flèche de tout bois et qui vole en toutes directions sans que l'on sache très bien qui tend son arc.

Mais d'où vient cet amour pour la littérature? Le simple fait que la question puisse nous sembler inconvenante montre à quel point notre époque — ou plus précisément, hélas, celles qui l'ont précédée — est obnubilée par la valeur de l'écriture. L'écriture, qui est devenue le support de la mémoire et, ensuite, objet de valeur à vénérer et transmettre, constitue le joyau de ce que Marshall McLuhan appelait notre « galaxie Gutenberg » et, dirait Neil Postman, l'ancrage et le moteur de la « pensée typographique » *(typographic mind)*[1]. Mais ceci tua cela. C'est *cela*, la polémique, le litigieux, le discutable, le rapport de force, que les humanistes et surtout leurs historiens nous font oublier. Par quel moyen? Celui, précisément, de l'ironie, le faux-fuyant très esthétisé — et combien délectable — de notre époque. De l'amour féroce, c'est ce qu'on ne voit pas assez chez les plus grands philologues modernes.

Mawy Bouchard

1. *Amusing Ourselves to Death. Public Discourse in the Age of Show Business*, New York, Penguin Books, 1985.